

Vivre «contaminés», mourir «en contaminant»

« Chère sœur, sans doute, tu seras très attentive, sachant que je suis en service dans cet hôpital provisoire pour épidémiques, ne t'ayant pas écrit depuis que je suis arrivée dans ce village. Je n'ai pas pu, car j'ai manqué de temps. Maintenant que ... je peux respirer un peu, je profite du laps de temps que je dispose pour te soulager ... »

Non, ce n'est pas un texte écrit en 2020, ni dans ces mois successifs de 2021, lorsque la pandémie anime nos conversations sur les distances de sécurité, sur les chiffres et les statistiques, sur les pics d'infections, les malades, les décès ... Nous, qui sommes si habitués à en nous laisser informer par un seul mouvement digital sur les nombreuses pages du web, nous abordons aujourd'hui cette lettre (du 7 mars) publiée dans un journal, El Ermitaño, le vendredi 14 mars 1872, dans laquelle on nous parle d'un village: Calasanz, en Aragon, Espagne. Si tu oses te laisser contaminer, continues à lire la chronique :

« Quand la population a été attaquée par ce formidable invité, le curé de la Paroisse mourrût, le chirurgien... L'horreur, et le tremblement était gravé sur le front des plus courageux ... (aux pauvres) à peine leurs propres parents osaient s'approcher. ... (Les sœurs) n'ayant pas d'hôpital pour rassembler les pauvres envades, elles sont allées les servir dans leurs maisons ... »

Lorsque ce récit est publié, l'écrivain, le P. Palau, rédacteur en chef du journal, qui avait osé toute sa vie essayée à descendre de sa sérénité pour « se préoccuper » de la souffrance humaine¹, et qu'il n'avait pas pu écrire auparavant, car il n'avait pas le temps, il se trouvait déjà à Tarragone, depuis le 9 mars, à la rue / Misericordia, au 2ème étage de la maison n ° 3². Là, une « soudaine » inflammation pulmonaire se manifesta. Le dimanche 17, il reçoit le Viatique, le lundi 18, l'Onction des malades ;

« ... tous ceux qui étaient présents ... contemplèrent et admirèrent à la fois la foi et le courage inébranlables ... qui ont toujours constitué au cours de

¹ cf. Fratelli tutti 68

² Cf. Noticias biográficas del Rdo. Francisco Palau y Quer, recogidas y ordenadas por sus amantes hijos los Hermanos Carmelitas de la Enseñanza, Tarragona 1909, p. 31

sa vie la fermeté de son caractère et la grandeur de son cœur ... (L'Érmité
4 avril 1872).

Juste après 7 heures du matin du mercredi 20, lorsque, dans l'église paroissiale de S. Juan del Puerto, on célébrait la Sainte Messe de l'Agonie pour lui, le Père Palau ferma les yeux.

Le père Palau est décédé ! Quelle a été la maladie qui l'a conduit à la tombe ? Ah ! ... on sait que son esprit était sans cesse torturé par l'amère douleur que la contemplation de tant de ses frères plongés dans une amère affliction lui causait ; Il fit tout ce qu'il put de sa part pour les guérir ou du moins pour les soulager, mais les blessures de mille victimes, qui venaient à ses oreilles de tous les coins de la terre, implorant en vain un remède et une consolation, furent blessures aussi nombreuses qui lui transpercèrent le cœur de douleur, et qui sait si non a été cela la cause de sa mort ? Si c'est cela, heureux, une et mille fois ! Car il aura sacrifié sa vie pour la charité la plus ardente, pour le plus courageux des martyres. (L'Érmité 28 mars 1872)

Le Père Palau a toujours su vivre en se laissant « contaminer », car il crut fermement une Parole :

« Ce que tu fais à tes prochains, c'est à moi que tu le fais, parce que moi je suis eux et eux sont l'Église » (MR 8, 12).

Depuis Estadilla, les sœurs Juana et Teresa étaient venues pour être ces « anges de la charité » pour le village de Calasanz qui luttait contre l'épidémie de typhus, et le Père Palau n'a pas hésité à leur venir en aide. Il a choisi de toucher la chair, le cœur, l'âme de celui qui croise son chemin. Ce n'est qu'ainsi que l'on pouvait dire de lui qu'il était mort comme il avait vécu, qu'il était mort ...

« Comme meurent les catholiques, comme meurent les justes, comme meurent les saints » (El Ermitaño, 28 mars 1872).

Son cœur était déjà blessé d'amour :

« Mon aimée, mon épouse, ma sœur, tu as blessé à mort mon cœur ; avec un regard ... tu t'es fait connaître ... avec ton regard ... mon cœur est resté blessé à mort : ton regard m'a tué » (MR 2, 11).

Et c'est seulement ainsi qu'il a pu mourir, en contaminant beaucoup d'hommes et de femmes de son temps et de notre temps, avec l'amour concret pour le Christ, le Christ total, l'Église, Corps du Christ, qui, aujourd'hui, dans sa beauté, continue d'être blessée dans les prochains, les plus vulnérables.

Sommes-nous de ceux qui ont été contaminés ? Voulons-nous l'être ?

Tous /toutes, nous connaissons nos frères et sœurs, qui osent, même aujourd'hui, ne pas garder de « distances de sécurité » et se laissent contaminer par la créativité des pensées ou les vœux des autres, même si avec cela, ils doivent peu à peu se laisser mourir pour accueillir la vie, peux-tu avoir en ta présence leurs noms ?

Que nous sachions mettre le nom et des visages concrets à ceux qui, aujourd'hui continuent de nous contaminer par leur proximité, avec leur compréhension, avec leur exemple et leur dévouement; que nous apprenions à être le prochain qui cultive chaque jour, l'art de soigner avec l'huile du regard contemplatif et de la tendresse, et le vin de l'écoute et de la compassion, les blessures de nos frères / sœurs qui, peut-être plus proches de nous, sont restés dépourvu(e)s, exclu(e)s, sur le chemin de la mort.

Que dans ces jours où nous cheminons vers Pâques, en ces jours où nous célébrons, comme famille palautienne, la Pâques du P. Palau, son passage à la Vie, que nous sachions nous laisser « contaminer », « affecter »; Que nous soyons disposés à nous pencher pour toucher et guérir les blessures des autres, pour nous porter sur les épaules, les uns les autres³.

³ Cf. Fratelli Tutti 70